“Elle a déposé quatorze chansons sur son blog, fermé ses comptes **twitter** et Facebook, cessé de répondre à ses mails, et personne ne connaît la suite de la vie de Junko…” Oui, pourquoi pas, ce serait tentant.

En réalité, j’ai continué à écrire… de l’éphémère. Des sujets des verbes et des compléments sur des coins d’enveloppe, des billets d’avion, du papier destiné à finir dans une poubelle, sous un canapé, au fond d’un sac, ou à se liquéfier sous des traces de vin rouge… De l’anodin inutile en somme, comme d’habitude, sauf qu’il ne m’en reste rien ou presque.  
Cependant, en revenant sur ce blog ce matin, j’ai cliqué sur “archives” dans la colonne à droite : des montagnes voire des collines et des plaines sont apparues. Devant tant d’années (parsemées d’absence, d’ailleurs), il m’a paru dommage de ne pas aligner d’autres infimes cimes… J’aimerais bien qu’à ma mort, il reste au moins quelques mots extraits de chaque année, même s’ils seront nécessairement futiles, superficiels, à côté de ce que contiennent ces années dans leur totalité. De plus, ce blog me plaît beaucoup esthétiquement parlant : j’aime toujours son titre, sa bannière et ses couleurs. Enfin, mon ami a raison de dire : “ce n’est qu’un blog, pas un œuvre d’art, des blogs il y en a des tas dont le tien, tu n’as aucune excellence à atteindre. Écris pour toi, le reste tu t’en fous, c’est nul ou c’est très bon, peu importe.” Mais selon je-ne-sais-plus-qui : on écrit toujours pour quelqu’un y compris si ce quelqu’un est soi-même, or moi-même je m’insupporte assez rapidement. Enfin, tout le monde l’aura compris, j’écris au fil des lettres tapotées sans savoir comment ma phrase se finira car j’ignore comment revenir, tout simplement. J’espère qu’en balbutiant, une idée claire finira par s’énoncer, maintenant ou au prochain texte. En tout cas, pour continuer, il faut que je commence, même à partir de rien.

Au départ, j’avais l’intention de raconter mes vacances, comme les élèves de primaire dans les rédactions de français de la rentrée, sauf qu’il aurait fallu les rédiger en plusieurs épisodes : le Var chez mes parents, **Londres** et l’Irlande avec mon amoureux… Il y avait tant de décors, de dialogues et de sensations que j’aurais dû y passer de nombreuses semaines. Il aurait sans douté été question (en vrac, nécessairement) : d’un train inexistant dans lequel j’ai voyagé, de la toux désespérante de ma mère avec sa cigarette perpétuellement coincée entre les dents (oh comme sa manière de serrer son mégot entre ses dents de devant comme s’il s’agissait d’un artichaut cru m’agace !), de son amour inconditionnel et indispensable à ma survie (comme toujours), de pins pleurant leur résine sur les capots des voitures, de cigales camouflées sur les troncs et de leurs crissements exaspérants, des couleurs des calanques, de la Méditerranée changeante mais toujours “profonde et bleue”, du silence écrasant de la nuit sur un bateau quand la mer (huileuse et noire) devient du pétrole, des “fleurs des cimetières” sur les mains de ma grand-mère, d’une auberge de jeunesse plus petite qu’un placard, d’une dispute amoureuse légère à laquelle mon amoureux a mis fin très justement en affirmant : “dés que tu bois de la Tequila, tu te mets à pleurer en disant que tu n’es pas à la hauteur de toute façon, plutôt que de me quitter ou de te suicider, arrête la Téquila”, de vin rouge de luxe avalé au goulot sur la terrasse d’un Pub fermé à deux heures du matin - heure anglaise, d’un pique-nique improvisé avec sublime vin blanc et saumon fumé au milieu de l’après-midi, des étreintes enflammées par le manque de l’autre - sa peau, son odeur, etc., tout le monde connait le refrain du désir (ré)apparaissaient telle une drogue - d’une île sauvage avec des falaises qui tombent à pic sur un **océan** remué par le vent et… d’un nombre incalculable d’autres paysages et perceptions romantiques à souhait, ou plutôt à cliché. Oui mais, ce serait long donc, et déjà inactuel.